

## Ombres du temps passé

« *Toute vieillesse est un naufrage* ». Il en est de soudains, comme ceux de ces avions qui brusquement disparaissent des écrans radar. Il en est d'interminables, et dont l'issue est une délivrance pour tous, à commencer par le protagoniste, comme celui dont je viens de récolter quelques épaves : des photos de famille que l'on savait rangées dans les cartons d'un grenier, mais que personne n'avait réclamées. L'heure est venue de les trier. On élimine ou on répartit celles qui nous sont parvenues en plusieurs exemplaires, assez nombreuses, et on détruit à regret celles dont plus personne n'est en mesure d'identifier les acteurs, heureusement assez rares. Je viens d'éparpiller sur mon bureau le contenu de l'enveloppe que j'ai rapportée. Que disent-elles, ces ombres du temps passé ?

Passons sur une « *Carte-Lettre Militaire* » datée de 1911 et ornée au recto d'un drapeau (français) surmonté d'une guirlande de laurier et de chêne car, c'est bien connu :

« *Quand un soldat s'en va-en-guerre il a,  
Dans son sac son bâton de maréchal* »,

et au verso d'une de ces « *scènes de la vie militaire* » où l'on s'amuse comme des fous. La plus ancienne de ces reliques est une photo de la boutique que mes grands-parents achetèrent en 1902. Il semble que ce débit de « *Café & Liqueurs* » partageait l'emplacement de l'actuel magasin du 25, rue Pierre Demours, avec une autre (trois publicités pour le cirage « *crème éclipse* » et une pour *Cij*) dont les tenanciers sont encadrés par deux garçons et trois filles, tandis que mes grands-parents, déjà imposants, se tiennent aussi sur leur seuil, en compagnie de deux adultes inconnus, clients ou voisins. Mais s'agit-il bien de cette boutique ? Le trottoir est vieux et dégradé, sans plaque d'égout, et surtout on

devine, à droite, une grille qui semble fermer une cour très étroite. Il doit plutôt s'agir d'un premier commerce dont la chronique familiale n'a pas gardé de trace. Car la première leçon des vieilles images est que la plupart deviennent très vite inintelligibles en l'absence d'une légende ou d'un commentaire. Et encore ! j'ai appris lors de mes recherches sur l'expression « *s'en foutre comme de l'an quarante* » que la légende hors contexte peut devenir aussi énigmatique que l'image, quand j'ai trouvé les quatre ou cinq lithographies de Toulouse-Lautrec intitulées « *en quarante* » : s'agissait-il de brouille, de fâcherie ? Ou fallait-il comprendre « *en goguette* » ? Cette expression courante à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a bizarrement laissé peu d'autres traces écrites. Finalement, c'est le précieux [ATILF](#) qui donne la clé<sup>1</sup>, qui est sans doute aussi celle du fameux « an quarante ».

Ces vieilles photos qui couvrent près de cent ans, de 1900 ou 1901 à 1994, décrivent aussi, bien sûr, les grands changements qui sont intervenus dans ce XX<sup>e</sup> siècle, sans en refléter les drames, comme si ma famille les avait traversés dans une bulle. À les voir on croirait que les guerres, si obsédantes dans son histoire, ne l'ont pas effleurée, et qu'elle a vécu dans une sorte de bulle bien protégée. Elle n'est représentée que par des photos souvenirs de soldats seuls ou en groupes, posant pour leur parentèle ou, plus tard, saisis par l'objectif dans des occupations de la vie courante. Les armes apparaissent parfois en 14-18 : mitrailleuse lourde, et ces étranges véhicules blindés qu'on nommait autos-canon, ébauches maladroitement des chars d'assaut, mais rien sur les tranchées où tous nos hommes sont passés et d'où tous, je crois,

---

<sup>1</sup> *se mettre en carante ou en quarante* (BRUANT Suppl., p. 463). Part. prés. fém. subst. de l'arg. *se carer, se carrer*\* « se tenir solidement sur ses pieds; assurer son équilibre face à l'adversaire »

sont revenus, deux lointains cousins seulement étant morts dans les années qui ont suivi, l'un des effets d'une violente commotion, l'autre d'une intoxication par les gaz asphyxiants. Rien, a fortiori, sur les combats. Rien non plus sur la seconde guerre mondiale. En revanche, ces images donnent clairement à voir l'évolution des mœurs : les personnes qui figurent sur la photo de 1901 ressemblent beaucoup plus, par leur allure, leur costume, les grosses moustaches des hommes, aux paysans de mon enfance qu'aux Parisiens d'aujourd'hui. L'opposition entre le costume de chaque jour (protégé par de longues blouses pour les femmes et de vastes tabliers pour les hommes – des commerçants) et celui du dimanche et des grandes cérémonies (mariages, baptêmes, communions) évoque la longue prégnance du catholicisme et une société où l'ouvrier le plus modeste devait, s'il se respectait, garder dans une armoire ou un placard un costume « bourgeois » (cravate et chapeau compris) pour les grandes occasions, et une gestion bien différente du budget. S'opposent aux tenues décontractées de la fin du siècle les attitudes solennelles et figées par la nécessité de respecter un temps de pose encore long : « Ne bougez plus », recommandait l'artisan photographe en se couvrant la tête d'un voile, derrière sa grosse et mystérieuse boîte solidement posée sur son trépied ; et les enfants guettaient, dans l'œil de l'objectif, « le petit oiseau ».

Et quoi encore ? Certaines photos facétieuses font des pieds de nez au spectateur qui y cherche ses souvenirs, ou plutôt elles lui rappellent les failles de sa mémoire. En voici une, surgie de nulle part et parfaitement inconnue, semble-t-il, à la différence de la plupart des autres, rescapées d'anciens albums de famille ou tirées quelquefois du carton où elles dormaient pour occuper un dimanche pluvieux, et commentées par les parents. L'oncle Émile,

le riche homme de la famille, dont je ne connaissais les débuts que par la photo de son premier fiacre minable émergeant d'une voûte obscure, y apparaît soudain en majesté, trônant sur le haut siège d'une grande calèche dans le décor superbe de ces beaux quartiers qu'il ne devait plus quitter. Il a vingt ans, fixe l'objectif avec assurance, tenant les rênes d'une main, et de l'autre le fouet. Mais lui et son cheval, figés en apparence, volent tous deux vers la gloire ! Autre surprise : deux photos où je fais mon apprentissage parmi des camarades au service du pliage des parachutes, à Blida : un vieil ami me les a remises avec d'autres, il y a quelques années : j'aurais juré que je ne les avais jamais vues ! Et pourtant, je tiens ici la preuve que l'auteur m'en a également remis un tirage, puisque je les ai envoyées à mes parents... Étonnement aussi de trouver une photo rapportée d'un pèlerinage à Lourdes (j'avais onze ou douze ans) : c'est une petite image amateur en noir et blanc, remise sans doute par l'aumônier : on y voit, de dos, une foule endimanchée, tournée vers la grotte que l'on distingue à peine au fond. Ce qu'elle me rappelle n'a pas grand chose à voir avec la piété : le bric-à-brac surprenant des marchands du temple à l'affût derrière leurs bondieuseries, des paysages splendides, une grande procession aux flambeaux, les repas maigres et fades du petit hôtel où nous étions descendus – les restrictions sévissaient encore – et cette odeur de bouillon triste qui imprégnait jusqu'à nos chambres, enfin un arrêt en gare de Montargis où, touchés par la grâce, nous avons chanté en chœur, penchés aux portières et de nos voix ingénues, provoquant l'irruption indignée de notre pasteur dans le compartiment :

*« Il est cocu le chef de gare ! »*

Le passage de la photographie professionnelle à la photo amateur (se faire tirer le portrait fut longtemps pour les petites gens un

acte important, auquel on se préparait) s'est accompagné dans un premier temps, comme toute démocratisation, d'un abaissement considérable de la qualité technique : ce que la photo a gagné en spontanéité, elle l'a perdu pour longtemps en définition et en finesse. En témoigne celle, très dégradée, que ma grand-mère envoya à son mari, au front, en 1914, et qui la montre amaigrie, incapable de sourire, assise et entourée de leurs trois enfants. Le cliché porte les traces d'un long séjour dans le portefeuille du soldat. Partiellement déchirée, usée, elle retrouve une nouvelle jeunesse grâce au scanner, qui permet, avant toute retouche, de l'agrandir plusieurs fois et de restituer l'émotion et la solennité de l'instant où elle a été fixée.

Lundi 12 décembre 2016

N.B. : les images dont il est question ci-dessus figurent depuis le 17 décembre 2016 dans la section [\*Albums photos\*](#) sous le titre « Photos retrouvées ».